De Launay FF 3 19626

ÉTRENNES

DU SENTIMENT,

Case FRC 20785

AU ROI TRES-CHRÉTIEN

LOUIS XVI,

A LA REINE;

ET A LA FAMILLE ROYALE,

Par un ex-Prisonnier, ci-devant Professeur.

A PARIS,

Chez { DEVAUX, Libraire, au Palais-royal.
PICHARD et DESENNE, au Luxembourg.
LALLEMANT, sur le Pont-neuf.
DUFRESNE, au Palais-Marchand.
HENRY, rue Taranne, n° 4.

1792.

THE NEWBERRY LIBRARY

DICO EGO OPERA MEA REGI.

Ps. 44.

Du peuple il est le père,
Du peuple il est le Roi:
Je l'aime donc et le révère,
Et pour toujours lui consacre ma foi.

ROMANCE.

AIR : Réveillez-vous, belle endormie.

SIRE, *dans mes loisirs champêtres*
Je m'occupai de tes malheurs :
Je plaignis le meilleur des maîtres ;
Sur son sort je versai des pleurs.

J'aurais voulu franchir l'espace
Qui séparoit mon cœur du tien ;
Mais, hélas ! cette insigne grace
N'étoit plus pour l'homme de bien.

Reçois aujourd'hui mon hommage :
Du retour de tous les Français
Que je voudrois qu'il fût le gage !
Combien seroit doux ce succès !

En peu de tems, je le présage,
Comme Henri, tu les verras
Désavouer l'affreuse rage
Qui contre un père arma leurs bras.

Et toi, courageuse ANTOINETTE ;
Auguste fille des Césars,
Souffre que ma Muse indiscrète
Se range sous tes étendards.

Est-il permis d'être timide
A qui connut tes sentimens ?
Pour te sauver, nouvel Alcide,
Je braverois tous les tourmens.

Illustre Sœur, et confidente
De ces deux Epoux malheureux,
Par ta vertu pure et constante
Console leurs jours douloureux.

Toi qui sous de meilleurs auspices
Devois passer tes premiers ans,
Vois sur combien de précipices
Marchent tes Augustes Parens.

Parmi les jeux de ton enfance,
Que je trouve ton sort heureux !
Tu commandes..... (*) L'obéissance
Suit aussitôt tes tendres vœux :

Tu fais un triste apprentissage
Du plus difficile des arts,
Celui de gouverner en sage
Un peuple... armé de toutes parts.

Louis te donne un grand modèle :
Tu dois le copier un jour :
Antoinette y joindra son zèle :
Des Français Tu seras l'amour.

(*) Dans ses petits exercices militaires.

303

Aime une charmante PRINCESSE,
Qu'on ne peut voir sans s'attendrir ;
Mûre avant l'âge est sa sagesse,
Dans les vertus est son plaisir.

Elle est ta douce compagnie ;
Tous ses charmans traits sont les tiens :
Vous peignez l'aimable harmonie
De l'hymen et de ses liens.

En vous voyant, on voit l'image
*Et d'*ANTOINETTE *et de* LOUIS ;
De tous les peintres le plus sage
En vous a leurs traits réunis.

Dans vos enfantines caresses
De vos parens séchez les pleurs ;
A doucissez-leur les angoisses
Qui souvent suffoquent leurs cœurs.

Avec les leurs mêlez vos larmes ;
Leur innocence et leur candeur
Seront les plus souverains charmes
Pour soulager tant de douleur.

Croissez, arbrisseaux favorables ;
Etendez au loin vos rameaux ;
Et que vos vertus secourables
Réjouissent tous nos hameaux.

Et vous, Princesses vertueuses,
Qui consoliez notre bon Roi,
Que Rome et Naples sont heureuses
D'avoir su calmer votre effroi!

Paris ne voit point l'Italie
D'un bon œil fixer votre choix;
Il montre la plus vive envie
De vous voir auprès de nos Rois.

Ah! comme lui je le désire;
Mais tardez de combler nos vœux:
Qui sait les coups que le délire
Prépare aux chrétiens vertueux?

Puissent mes tardives ETRENNES,
Malgré les monts et les frimats,
Prouver à ces villes lointaines
Qu'on vous aime dans nos climats.

Daigne à l'auteur le grand PILOTE,
Qui de la foi tient le timon,
Consolé par cette anecdote,
Donner sa bénédiction.

Très vivement il la désire,
Avant de recevoir la mort:
Comme sous Néron, le martyre
Du prêtre est aujourd'hui le sort.

BOUQUET

AU ROI TRÈS-CHRÉTIEN

LOUIS XVI,

Fait pour le jour de sa Fête, le 25 août 1791, lorsqu'il étoit prisonnier avec sa Famille, aux Tuileries, et réservé en Etrennes douloureuses pour le 1er janvier 1792.

STANCES,

SUR L'AIR des Folies de France, ci-devant d'Espagne.

QUE je voudrois, dans ce jour mémorable,
Pour tout Français digne encor de ce nom,
Bon Roi, t'offrir un hommage capable
De t'adoucir les maux de ta prison !

Oui, tout Français, dont le cœur est sensible,
S'unit à moi pour chanter tes malheurs :
Il en ressent la rigueur trop pénible,
Et de ses yeux coule un torrent de pleurs.

Nous t'avons vu, dans ta jeunesse auguste,
Toujours constant dans l'amour des vertus,
Ne respirer que le vrai, que le juste,
Et prendre en tout pour modèle Titus (1).

Ainsi que lui, dans une cour frivole,
Comptant tes jours par autant de bienfaits,
Tu nous formois à cette illustre école,
Un Roi touchant par de sublimes traits.

Avant cet âge, aux LYS L'AIGLE ROMAINE
Avoit livré plus d'un sanglant combat (2);
Tu les unis d'une commune chaîne,
Et L'AIGLE aux LYS prête un nouvel éclat (3).

(1) Titus, empereur romain, regardoit la bienfaisance comme la première vertu d'un prince; et sa conduite y étoit si conforme, qu'une fois il s'écria, parmi la foule de ses courtisans : *Mes amis, j'ai perdu ma journée; je n'ai fait de bien à personne aujourd'hui.*

(2 et 3) La maison d'Autriche ou de Lorraine a été longtems en guerre contre la France, et celle-ci n'a pas toujours eu l'avantage; témoin la bataille de *Pavie*, et la captivité de François Ier à *Madrid*, qui en fut la suite. Le mariage de LOUIS XVI avec MARIE ANTOINETTE, en donnant un nouveau lustre à cette couronne, sembloit devoir éterniser la paix entre les deux empires, si la violation récente des propriétés et des traités de Riswick et de Westphalie, ne fût venue déranger les plans de bienfaisance et d'amitié entre les deux nations, qui avoient guidé le choix du Monarque français autant peut-être que ses inclinations personnelles pour cette auguste fille des Césars.

Combien de fois la sensible ANTOINETTE,
Suivant tes pas sous le toit des bergers,
A pleines mains épuisant sa cassette
Fit adorer ton nom dans nos vergers (4) !

Dans sa douleur la France inconsolable
Pleuroit encor son cher Germanicus (5) :
Voyant SON SCEPTRE en ta main respectable,
La France croit tous ses pleurs superflus.

---

(4) Que les vils calomniateurs de Marie-Antoinette lisent, dans les nouvelles publiques, les traits innombrables de bienfaisance par lesquels cette Reine a signalé tous les momens de sa vie, depuis son entrée joyeuse en France jusqu'a ce jour. Elle eût sans doute eu moins d'ennemis, si elle eût répandu moins de bienfaits; et ses malheurs lui auroient été moins sensibles, si elle n'eût compté parmi ses plus cruels détracteurs, ceux mêmes qui tenoient tout de sa bonté.

(5) Feu monseigneur le dauphin fils de louis XV et père de Louis XVI, avoit fait concevoir à la France les plus hautes espérances de son règne futur. Il étoit adoré des Français comme Germanicus l'étoit des Romains. Ah! que n'a-t-il régné dès 1760! la philosophie de l'impiété n'auroit pas porté en France un coup mortel à la religion, par la destruction artificieusement combinée d'un ordre respectable, qui en étoit devenu l'un des premiers soutiens. Louis XVI lui-même, douze ans plus tôt sur le trône, n'auroit pas laissé se consommer ce scandale dans l'Europe, et la continuation de ses nombreux succès dans l'éducation de la jeunesse, eût préservé le royaume de

Louis (6), la mort avoit clos ta paupière;
Ta cendre étoit descendue au tombeau :
Ton petit-fils commence sa carrière,
Et fait bénir son empire nouveau.

Pour abolir une accablante dette,
On lui propose un moyen décisif :
Sa probité le pèse,.... et le rejette
Comme un poison des Etats destructif.

De mes aïeux possédant l'héritage,
Je dois, dit-il, *acquitter leur honneur :*
Leur sang, leur nom seroient-ils un vain gage,
Et leur parole un mensonge, une erreur ?

Des étrangers consommant la ruine,
Je plongerois mon peuple en mille maux !
Je le verrois réduit à la famine,
Au désespoir, aux plus grands des fléaux !

---

la secousse immorale qui vient de l'atterrer, et dont il est douteux qu'il se relève jamais parfaitement.

Sæpe sinistra cavâ prædixerat ab ilice cornix.

On ne croyoit pas à ces prédictions sinistres : que la monarchie, que le clergé, que la magistrature, que la noblesse, que tous les gens de bien méditent aujourd'hui les suites funestes de cet attentat irréligieux.

(6) Louis XV mourut au mois de mai 1774, et les taches de ses dernières années forment une ombre palpable dans le tableau des vertus vraiment royales de Louis XVI, roi de ses passions bien plus encore que de ses sujets.

Dans mes états qui rougiroit du crime,
Si par son Roi l'exemple en fût donné?
L'homme de bien de plus en plus victime,
Aux scélérats seroit abandonné!

Et quel témoin de tant de perfidie,
Soulageroit l'Etat dans ses besoins?
On le verroit en proie à l'incendie,
Sans lui donner le plus léger des soins.

Mon nom seroit, et celui de la FRANCE,
De nos voisins à jamais détesté:
On rougiroit de notre descendance,
Au tribunal de la postérité.

La banqueroute est donc par toi proscrite,
Jeune Monarque; et ta suprême loi,
Celle que Dieu dans ton ame a transcrite,
Est de jamais ne manquer à sa foi (7).

---

(7) Après la bataille de Poitiers, où, malgré son courage, il fut vaincu par les Anglais, *Jean le Bon*, emmené prisonnier en Angleterre par *Edouard*, ayant eu permission de son vainqueur de venir en France chercher sa rançon, sur sa parole d'honneur de retourner à la cour d'Angleterre, s'il ne pouvoit pas réaliser la somme stipulée, ce nouveau *Régulus* surprit toute la cour anglaise par son retour inespéré: Quand *l'honneur et la bonne-foi*, dit-il, *seroient bannis du reste de la terre, on les trouveroit encore chez les Rois.* Ce que fit *Jean le Bon* pour tenir sa parole, Louis XVI l'a fait pour éviter

Grande leçon pour vous, Rois de la terre !
Tout ce qu'on peut, n'est pas toujours permis :
La voix du ciel a réprouvé la guerre,
Si votre honneur s'y trouve compromis.

Depuis long-temps Thémis étoit captive (8),
Et sa balance en de tremblantes mains :
LOUIS bientôt entend sa voix plaintive,
Et l'associe à ses brillants destins.

C'est dans les cours qu'on connut son génie,
Qu'on admira ses modestes talens :
Un peuple ignare ici les calomnie ;
Quel voile épais les dérobe à ses sens !

---

la banqueroute ; et ceux qu'il avoit convoqués pour la rendre impossible, ont fait tout ce qu'il falloit pour la rendre inévitable. Quelle différence entre la loyauté de nos Monarques, et le coquinisme impudent de nos fabricateurs de biens nationaux ! Quand la Sémiramis du Nord dira-t-elle à leurs cadavres inanimés, ce que disoit celle de l'Orient à celui de Cyrus : *Satia te tandem sanguine quem tantopere sitisti.*

(8) En 1771, sous le chancelier Maupeou, tous les parlemens furent cassés, et recréés avec de nouveaux membres, sous le nom de cours et conseils supérieurs. Louis XVI, qui s'étoit convaincu, par une expérience de plusieurs années, que les parlemens n'étoient point remplacés dans la confiance de la nation, fit de leur rétablissement, pour ainsi dire, son premier acte de souveraineté, au grand contentement de toute la France : les mêmes sentimens sont assurés à leur restauration future, quoi qu'en dise la démagogie.

Levez ce voile, et rendez-lui justice,
Vous qu'il admit à ses conseils profonds;
Ne souffrez pas qu'à mon Prince on ravisse
Un trait qui doit le venger des affronts.

Necker, Sartine, avouez sa sagesse.
Souvent LOUIS réformoit vos travaux;
L'un du dépit lui montre la bassesse (9),
Et l'autre en pleurs rend hommage au héros.

L'on vit, GRAND ROI, tes Lys voguer sur l'onde,
Pour affranchir des peuples gémissants;
Ton nom, qu'invoque et l'un et l'autre Monde,
Secourt le foible, et confond les tyrans (10).

---

(9) Necker ne voulut point assister à la séance royale du 23 juin, parce que le Roi avoit refusé d'adopter ses idées républicaines, dans le discours qu'il prononça à l'assemblée des Etats-généraux. Il montoit en dessous, avec Mirabeau et consorts, d'autres batteries tout opposées aux intentions bienfaisantes du Monarque. Peu d'années auparavant, M. de Sartine, ministre de la marine, ayant envoyé au Roi, qui partoit pour un petit voyage, un long mémoire à examiner, étonné de voir arriver le même jour son mémoire, avec des notes si exactes, si précises, des observations si profondes et si judicieuses, s'écria en versant des larmes : *Quoi! en si peu de tems, un mémoire qui m'a coûté tant de travail, si promptement lu, et si sainement jugé! Et voilà le Prince à qui la calomnie refuseroit presque un esprit médiocre, un génie ordinaire!*

(10) Louis XVI, dont le royaume avoit été humilié par les

Quelque brillants et sur mer et sur terre
Qu'ayent été tes belliqueux succès,
Tu maudissois le démon de la guerre,
Qui s'abreuvoit du sang de tes sujets.

Dans la douleur ton ame étoit plongée.
Tant de millions par la guerre engloutis!
De tant d'impôts la France surchargée!
Formoient le fond de tes graves soucis.

Tu réformas toi-même ta dépense,
Et de ta cour le luxe et la splendeur :
Tu sentois croître un déficit immense,
Qui chaque jour pesoit plus sur ton cœur.

La paix enfin termina tes alarmes,
Et mit ton cœur au comble de ses vœux :
Le Ciel avoit favorisé tes armes;
Tu crus bientôt voir les Français heureux.

D'un joug honteux désormais affranchies,
La LIBERTÉ planoit au sein des mers:
La paix régnoit parmi les Monarchies;
LOUIS avoit mis d'accord l'univers (11).

---

armes anglaises sous son prédécesseur, céda aux vœux de ses sujets, pour voler au secours des Américains, vexés par leur métropole, et pour délivrer le commerce maritime du despotisme anglais qui le dominoit au détriment de celui des Français. Cette guerre a beaucoup coûté à quatre nations à-la-fois.

(11) Louis XVI fut le médiateur et le conciliateur entre l'Em-

Dunkerque étoit délivré d'esclavage ;
Et sous Cherbourg un puissant boulevard
Sortoit des eaux, contre une autre Carthage
Dispendieux, mais utile rempart (12).

Son œil veut voir l'ingénieux ouvrage
Qui lui promet une éternelle paix :
Par-tout l'amour qui borde son passage,
Chante LOUIS, l'idole des Français (13).

Non, non, jamais, ô ma chère Patrie,
Tu n'oublieras ces momens de faveur,
Où dans tes bras, trop heureuse Neustrie,
Tu vis ton Roi, ta gloire et ton bonheur.

---

pereur et le Roi de Prusse, prêts à rompre ensemble. Son influence a, dans le même tems, sauvé la Hollande d'une guerre ou d'une révolution funeste, dont tous les tisons étoient allumés, &c.

(12) Les cônes et les digues jetés dans les eaux de Cherbourg promettoient un port bien avantageux aux Français sur la Manche ; mais, soit le mouvement des eaux qui a dispersé les matériaux, soit la mobilité du fond qui s'est affaissé sous la pesanteur des masses, le succès n'a point répondu à la beauté de l'entreprise. Cette expérience a malheureusement coûté bien des millions au Gouvernement, dans un tems où il étoit déja trop obéré, soit par la suite de la dernière guerre, soit par les fautes des règnes précédens.

(13) Jamais Monarque n'a peut-être, dans tout son règne, reçu autant de preuves d'amour de ses sujets, que Louis XVI, dans son court voyage de Normandie, en 1786. Qu'on en relise les détails touchants dans toutes les feuilles publiques.

Et toi sur-tout, ville riche et savante,
Dont le commerce étoit sur son déclin,
Tu l'admiras de sa main bienfaisante
Tracer ton port et ton vaste bassin.

Caen, souviens-toi de cette douce ivresse
Dont se remplit ton cœur reconnoissant,
Sçache rougir d'une atroce prouesse (15)
Qui te condamne à des larmes de sang.

Fixe un flambeau dont l'antique lumière
Brille en tes murs par le plus vif éclat (16):
Suis la vertu qui fait sa loi première;
Chéris ton Roi, le salut de l'Etat.

---

(14) La ville de Caen se trouve avoir reçu en peu d'années plus de bienfaits de Louis XVI qu'aucune autre ville du royaume, et plus qu'elle n'en avoit reçu depuis mille ans de ses prédécesseurs, qui ne l'avoient cependant pas oubliée. Etoit-ce par reconnoissance qu'elle immola, en juillet 1789, un brave officier du Roi, chéri de tous les ordres de citoyens, le colonel infortuné Belzunce! Ah! croyons que ce crime n'est pas celui de la ville de Caen, mais de ces cannibales qui ont ensenglanté Nîmes, Nancy, Montauban, Montpellier, Avignon, Paris, Saint-Domingue, etc. etc. et qui depuis se sont permis de faire la chasse aux Prêtres et aux Nobles, et de les entasser dans les prisons, avec une cruauté sans exemple, à Caen sur-tout.

(16) L'université de Caen s'est distinguée entre les autres citoyens bien affectionnés, par son courage à soutenir et à

Qui donc a pu changer en tant de haine
Ces sentimens d'un légitime amour?
Et dévouer aux tourmens de la gêne
Un cœur sensible et contraint tour à tour.

Qu'as-tu donc fait, Monarque pacifique,
Pour être en proie à tous les attentats?
Tu fus trop bon; voilà ta faute unique,
Faute en un Roi qu'on ne pardonne pas.

Nous rendre heureux à l'ombre de ton trône
Fut le grand vœu de ton cœur vertueux:
Que n'as-tu seul embelli ta couronne,
Seul y nouant ce fleuron glorieux!

Tu veux, hélas! en partager la gloire
A tes enfans!... et tes enfans ingrats,
Frustrant ton cœur de sa propre victoire,
Ont fait voler ton sceptre en mille éclats (17).

---

défendre les principes de la Religion et de la Monarchie, contre les vexations des corps administratifs, à l'occasion du serment schismatique. Elle en a reçu une récompense bien flatteuse pour elle, par un Bref de Sa Sainteté, vers le milieu de l'année 1791. La Monarchie la remerciera dans d'autres circonstances. Je me félicite d'avoir été élevé dans son sein, et de n'avoir point souillé sa gloire.

(17) Il falloit bien que les factieux, déja couverts de crimes de toute espèce, en vinssent là avant tout, pour réussir dans leurs projets. Ils vouloient régner et s'enrichir; ils ont fort bien rempli leur but à nos dépens. Mais quelle en sera la fin?

Pourquoi, LOUIS, te voit-on dans la chaîne,
Toi qui brisas les fers de tant d'humains ?
Que n'ose pas des scélérats la haine,
Quand sur l'autel ils ont porté les mains !

Qui l'auroit cru, qu'un jour ta bienfaisance,
En protégeant la *douce liberté*,
A son auteur donnât pour récompense
Trois ans d'angoisse et de captivité ?

Tu possédois encor tout ton courage,
Quoique trahi par de sourds factieux,
Quand tu leur tins ce paternel langage
Qui fit rugir ces tigres furieux (18) :

Mon amour seul en ces lieux vous appelle ;
J'ai pu sans vous faire votre bonheur :
Ordres chéris, que consulte mon zèle,
N'accroissez pas ma trop juste douleur.

---

(18) Nos neveux, en lisant l'histoire de notre révolution, ne voudront pas croire à ses atrocités : ils accuseront l'histoire de mensonge et de calomnie envers le genre humain. Un Roi enchaîné pendant trois ans dans son palais par une faction de ligueurs ! et tous les biens de l'église, des pauvres, des fabriques, des hôpitaux, etc. mis à l'encan par ces factieux, et achetés par eux ou par leurs coopérateurs, pour des chiffons dont ils étoient les créateurs et les dispensateurs souverains ! Ils diront, en laissant tomber d'indignation le livre de leurs mains : *Credat Judæus Apella, non ego.*

Deux mois, passés en des débats peu sages,
Pouvoient suffire à guérir tous nos maux!
Vous me donnez de bien tristes présages,
Sur le succès qu'ont pour but vos travaux!

Lorsqu'en Etats, selon l'usage antique,
J'ai convoqué trois Ordres séparés,
Ai-je voulu changer en république
De mes aïeux les royaumes sacrés (19)?

Sera-ce un don fatal ou salutaire
Que j'aurai fait à l'Ordre plus nombreux,
Quand je doublai sa force tutélaire,
Pour mieux saisir les détails de ses vœux?

Si ce triple Ordre en séances communes
Devoit toujours décider de ses droits,
Des DEUX AÎNÉS *pour ravir les fortunes,*
Le JEUNE *auroit bientôt doublé ses voix.*

De mes sujets et l'arbitre et le père,
Je dois à tous amour, protection;

---

(19) Le royaume de France actuel est formé de plusieurs anciens royaumes, séparément possédés jadis par les divers enfans des Rois de la première et seconde races; et encore, depuis Henri IV, la Navarre forme, jusque sur nos monnoies, la dénomination d'un second royaume, aggrégé au premier: Louis XVI est *Roi de France et de Navarre.*

Je serai juste, et, s'il le faut, sévère,
Pour prévenir toute usurpation (20).

Produisez-nous vos lettres de créances;
Interrogeons vos cahiers, vos mandats:
Vous apportez des vœux, des doléances,
Et commencez par ne les suivre pas (21).

---

(20) Louis XVI avoit bien étudié l'esprit de la démagogie, dans les débats du Tiers contre les deux autres Ordres; et plus il avoit admiré la générosité des deux derniers, mieux il pénétroit les desseins du premier, dans l'avidité de la majeure partie de ses représentans : il prévoyoit ce qui est arrivé depuis; il vouloit le prévenir. Necker a trahi son maître, & Mirabeau détrôné son Monarque, par une connivence bien concertée; et le tout pour intrôniser un monstre qui est resté en chemin, et dans la fange de ses vices.

(21) Aucuns cahiers ne demandoient d'Assemblée nationale, mais tous des Etats-généraux, périodiques et non perpétuels: aucuns ne demandoient la confusion des trois Ordres, encore moins leur destruction. Le Tiers avoit donc déja violé ses mandats, et outrepassé ses pouvoirs, lorsque le Roi fit son dernier acte d'autorité, pour sauver son peuple et la monarchie contre la rage démagogique. S'il n'eût pas été trahi par ses propres ministres, il réussissoit; mais il avoit lui-même violé la loi du royaume, en fixant son choix sur un protestant républicain par secte comme par naissanse : ce choix seul me paroît avoir été la première cause de nos bouleversemens et de nos malheurs.

Je saurai seul rendre heureuse la France,
Si mon amour, trompé dans ses moyens,
Se voit déchu de sa juste espérance,
Et ne voit plus en vous des citoyens (22).

De Salomon tel eût été l'oracle !
Les conjurés mettent l'alarme au camp ;
De tout côté l'on sarme sans obstacle,
De la révolte on prête le Serment (23).

A force d'or, de messagers perfides
Par de faux bruits répandent la terreur ;

---

(22) Le vrai citoyen est celui qui préfère toujours les intérêts de l'Etat aux siens propres ; et Louis XVI, bien pénétré de ce grand principe, auquel il étoit parfaitement conforme dans toute sa conduite, parloit à des égoïstes qui vouloient, malgré lui, sacrifier l'Etat à leur cupidité, tous les Ordres à leur tyrannie, et la Religion par-dessus tout à leur impiété.

(23) Ce fut le Serment du jeu de paume, où tous les factieux, ayant à leur tête le roué Mirabeau, jurèrent de n'obéir qu'à eux-mêmes, et de faire la loi à leur Monarque et à tout le royaume, dont ils ne métitoient plus d'être les mandataires. Si un homme comme l'abbé Maury eût opposé à la fougue de Mirabeau le foudre de son éloquence, dans le moment de consternation et de perplexité qui suivit le discours du Roi, ce serment de révolte ouverte eût été prévenu, ou déjoué : mais, ou ce grand homme n'étoit pas dans l'assemblée, ou il n'avoit pas encore la conscience de ses forces, faute de s'être mesuré avec des antagonistes dignes de lui.

Troupes, fusils, boulets, grils homicides,
Tout est cité pour propager l'erreur.

Peuple insensé ! quoi, le meilleur des Princes
Mettroit la faux dans tes vertes moissons !
Le fer en main ravageant ses provinces
Iroit brûler tes habitations !

Lui qui voulut des lointaines contrées,
Pour tépargner le plus dur des fléaux,
Qu'on tapportât d'abondantes denrées,
Qu'on secourût son peuple dans ses maux (24).

Oui, sans ses soins, sa royale dépense,
Peuple indigent, la famine ou le froid
Eussent frappé ta débile existence :
Tu ne serois certes plus, sans ton Roi !

Jusques à quand, peuple aveugle et rebelle,
Pleurerons-nous sur ta stupidité !
Ton Roi te sauve ! et ton ame infidèle
Par l'imposture outrage sa bonté !

---

(24) Plus de vingt-cinq millions ont été employés pour acheter des grains en Suède ou en Amérique, pour couvrir le déficit de la triste récolte qui suivit le terrible hiver de 1788 à 89 ; et ces millions, au lieu de rentrer dans les coffres par la vente de ces grains, se sont perdus en une infinité de mains qui ont pêché à l'eau trouble : voilà les citoyens de la philosophie !

J 12

A quels excès il poussa la démence,
Séduit par l'or d'un couple ambitieux!
Il mit en pleurs et consterna la France
Sous les drapeaux d'un chef audacieux (25).

Tu te souviens de cette horrible fête,
Où tout un peuple armé contre son Roi,

---

(25) Un prince et un banquier, quel couple! quel assortiment ! Que n'a pas fait le premier pour franchir l'espace qui le séparoit du trône? L'ostentation de sa popularité, lors de la convocation des assemblées primaires, la profusion de ses aumônes publiques pendant les calamités de l'hiver de 89, celle de ses largesses politiques pour alimenter les insurrections et la révolte dans tous les coins de la France à-la-fois, aux mois de juillet, d'août et d'octobre de la même année, le pillage de la maison de S. Lazare, la prise de la Bastille, l'assaut du château de Versailles, les deux conduites triomphales du Roi à l'hôtel-de-ville de Paris; voilà autant de moyens et de tentatives qui devoient conduire au même but par différens chemins. Est-il un ivrogne ou un scélérat qui n'ait bu deux cents rasades gratuites à la santé du fameux couple dont les bustes ont été promenés en triomphe dans la ville et les places de Paris, pendant plusieurs jours consécutifs?

Quant au chef audacieux qui conduisit la brillante escorte, et commanda à la fameuse journée de Versailles, sa conduite a été alternativement si équivoque, que, tandis que les royalistes ne voyoient en lui qu'un chef de factieux dissimulé, les démocrates défians ne cessoient de crier que c'étoit un homme vendu à la cour, duquel on avoit tout à craindre.

Le proclama son illustre conquête, (26)
Et hautement le soumit à sa loi.

Marchant au sein d'un peuple antropophage
Baigné du sang de tes braves sujets, (27)
Cent fois la mort de sa hideuse image
Glaça tes sens, te montra ses forfaits.

A tes côtés la Reine infortunée,
Entre ses bras portant l'auguste Enfant,
Cache ses pleurs, soutient sa destinée,
Honore en tout et son sexe et son rang.

En butte aux traits d'une infernale trame,
Son œil a vu briller mille poignards.
Dans ANTOINETTE, ah! reconnois ton ame,
MARIE THÉRÈSE, et le sang des Césars!

Pour le punir on recherchoit le crime.....
Oui j'ai tout vu, mais j'ai tout oublié;

(26) C'est la *superbe* pensée du grand Bailly, en présentant les clefs de Paris à un Roi captif qu'il traitoit en Roi de théâtre : *Ces clefs*, dit-il, *furent présentées il y a deux siècles à un Roi le conquérant de son peuple : aujourd'hui nous les présentons à l'un de ses descendans conquis solemnellement par son peuple.*

(27) Quel spectacle pour un Roi sensible et pacifique que de voir, pendant presque tout un jour, les têtes de ses braves défenseurs portées en triomphe toutes dégouttantes de sang, au milieu d'une troupe de cannibales, d'ivrognes, de prostituées! quelle compagnie pour un Roi vertueux! quelle compagnie pour lui que celle de Versailles à Paris, le 6 octobre!

Si des ingrats mon corps périt victime, (28)
Au moins mon nom ne sera point souillé.

Quelles leçons te donna l'infortune,
PRINCESSE AUGUSTE! elle est le vrai creuset
Qui purge l'or de la tache importune
Dont son éclat sans lui se ternissoit. (29)

---

(28) Quel fut l'étonnement des commissaires nommés par le châtelet pour informer sur les crimes du 6 octobre à Versailles, lorsque, s'étant présentés devant la Reine pour recevoir ses déclarations, cette Princesse leur répondit que *sans doute elle avoit tout vu, mais qu'elle avoit tout oublié.* Par-là, sa sagesse évita de jouer le rôle de délatrice ou celui de témoin contre ses propres sujets; elle montra que de pareils forfaits, excédant pour ainsi dire la mesure de la justice humaine, étoient dans la classe de ceux dont il faut laisser la vengeance à la justice divine; & sa générosité vraiment royale, après avoir excité l'admiration de tous les Français & obtenu les louanges de l'Europe entière, la montrera à la postérité comme un digne rejeton de la souche des Césars, & comme la digne fille de Marie-Thérèse.

(29) Il faut qu'une princesse qui a à vivre au milieu d'une cour souvent corruptrice et corrompue, soit d'une grande circonspection comme d'une grande sévérité, soit à l'égard d'elle-même, soit dans le choix de ses alentours, pour conserver intacte la réputation la plus essentielle d'une tête couronnée, celle de la vertu. C'est une fleur précieuse dont la bonne odeur se répand sans cesse du centre à tous les points de la surface du Royaume, y encourage par-tout à la vertu, y déclare par-tout la guerre au vice plus efficacement que toutes les

Tu connois mieux les misères humaines
Après avoir savouré le malheur;
Ton héroïsme épuré par les peines,
Croîtra ta gloire avec notre bonheur.

---

loix et toutes les surveillances ou châtimens possibles. Chacun aime à se modeler sur ses Princes: *Regis ad exemplar totus componitur orbis.* Douze millions de femmes imiteront leur Reine, douze millions d'hommes leur Roi, au profit ou au détriment de la religion et des mœurs. A combien de calomnies, et de calomnies atroces, ce défaut de circonspection ne donne-t-il pas souvent occasion? Le calomniateur ressemble à ces insectes venimeux, qui ne se plaisent que dans la fange, et ne se nourrissent que de vilenies et de poisons; témoin *l'Histoire des crimes des Reines de France, et celle des Papes et des Potentats de l'Europe*: l'auteur devroit un pendant à ces deux ouvrages, *l'Histoire des crimes de la faction française pendant les années* 1789, 90 et 91. Je ne dis pas la *Nation*; je l'aime et la especte trop pour la calomnier: *la Nation* est innocente des crimes de *Cartouche* et de *Mandrin*; qui se qualifieroient de ses représentans, comme le Roi l'est de toutes les intrigues et coalitions secrètes de ses ministres pervers avec les tyrans et les sangsues de l'Etat. Si le laborieux *Prudhomme* veut travailler à ce dernier ouvrage avec son zèle accoutumé, toutes les familles lui fourniront d'amples matériaux; moi-même je lui donnerai mon contingent, et au lieu de deux volumes, je lui en garantis vingt bien remplis. Vingt pour trois ans vaudront bien deux pour quinze siècles qu'il a mis à contribution pour offrir des modèles à ses héros. Alors, nous aurons le pendant à bonne mesure. Voilà de la besogne au goût des faiseurs et de l'imprimeur.

A ce grand trait connois une HÉROÏNE,
Peuple barbare, et tombe à ses genoux!
Quand on pardonne à qui nous assassine
Qu'exiges-tu davantage de nous ?

Tant de vertu, sans émouvoir ton âme,
Brilleroit-elle en vain devant tes yeux?
Cherche en l'histoire une pareille femme,
Transmets son nom à nos derniers neveux.

Un temps approche où, prodigue d'hommages,
L'on te verra surpasser tes Aïeux; (30)
Par mille soins racheter les outrages
Dont tu souillas et la terre et les cieux.

Tout près de toi vois le *peuple Belgique*,
Contre ses chefs naguères révolté,
Armant ses mains pour une guerre inique,
Criant à tous: *Civisme* et *Liberté;*

(30) Henri IV fut vingt ans à reconquérir son royaume sur des ligueurs, qui avoient encore par-devers eux un motif ou un prétexte qui les rendoit forts et confians, celui de la religion. Rétabli sur son trône, Henri devint l'idole des révoltés eux-mêmes. Louis, tu n'as pas les torts de Henri, et tu as son cœur et ses vertus. Loin de trahir la religion de tes pères, fidèle à ton serment, tu viens de protéger ses ministres, et de les arracher au couteau des assassins. Vois ce que tu dois espérer, après la bourasque des crimes agités et sans frein. Nos cœurs sont encore Français, ils sont chrétiens, et le deviendront plus que jamais.

Lassé des maux d'une affreuse anarchie,
Il tombe aux pieds de ses Rois vertueux,
Traîne leur char, et par son zèle expie
De cent forfaits le tissu monstrueux. (31)

Dans ton orgueil, ou plutôt ton délire,
Ne traite pas ce beau trait de rampant :
Rien dans l'amour pour un Roi qui l'inspire,
Ne doit paroître abject, humiliant.

---

(31) Cet accueil flatteur et pompeux a été fait aux archi-duchesses, sœurs de Léopold et d'Antoinette, à Bruxelles, au mois d'août dernier. Que cet enthousiasme a dû faire pardonner de torts à un peuple sur-tout dont la révolte contre son Prince avoit eu pour unique et première cause les changemens arbitraires que s'étoit permis Joseph II dans le temporel et les établissemens de la religion catholique dans le Brabant. Ce Prince avoit lu Voltaire, et, plus ou moins imbu de ses principes, il crut conduire les hommes, en philosophe à la mode, avec des phrases et du persiffl.ge, et se trompa. Combien de sang auroit-il épargné, à combien de peines et de chagrins se seroit-il soustrait, s'il eût suivi les principes de *Marie-Thérèse*, s'il eût été religieux comme Louis XVI! Il a reconnu que la philosophie l'avoit égaré. Puisse la religion, qu'il avoit trop peu ménagée, avoir reçu ses derniers soupirs! Puisse Léopold, par sa prudence, réparer les écarts de son prédécesseur à l'égard des Belges, et reconquérir toute leur confiance et leur affection, malgré les efforts en sens contraire de nos *soi-disans patriotes* : mais il faut, pour cela, que la cupidité rende à la religion tout ce qu'elle lui a enlevé. Sans cela, point d'estime, point de soumission solide.

De tes chevaux on a coupé les rênes!
Tes jours, LOUIS, tant de fois menacés!
Arnay-le-Duc! l'opprobre de Varennes!
Que d'attentats! ils sont récompensés! (32)

L'échafaud seul peut punir tant d'audace.
A juste titre on raya de tes droits
Le plus sacré, celui de faire grace:
Il n'en est point pour les bourreaux des Rois.

---

(32) Le 18 avril, Louis XVI eut besoin, pour sa santé qui exige de l'exercice et de l'agitation de corps, de faire un voyage à Saint-Cloud. Les républicains ombrageux s'y opposèrent, arrêtèrent les chevaux, coupèrent les traits, injurièrent le Roi et la Reine, et les tinrent au milieu des outrages et des transes de la frayeur et de la mort, pendant deux heures entières. Le Roi, dont la maison étoit partie devant, lui préparer à dîner à Saint-Cloud, resta fort avant dans l'après-midi à jeun, et dépourvu de toutes provisions de bouche. Au lieu de plusieurs heures, pendant dix jours entiers, Mesdames tantes du Roi, ont été au mois de février précédent, arrêtées à Arnay-le-Duc, et y ont éprouvé les mêmes outrages. Deux cent mille francs bien comptés ont été délivrés, par un décret, aux auteurs de l'arrestation et des menaces faits au Roi à Varennes, aux meurtriers de M. de Dampierre, l'exemple de toutes les vertus et le bienfaiteur de toute une contrée, égorgé aux pieds de son Roi, à qui il venoit offrir des adoucissemens à ses peines, ou des conseils à ses embarras. *Voilà de tous les attentats le plus déchirant pour mon cœur*, dit Louis XVI, à ce spectacle.

On démolit à grands frais la Bastille;
Vincennes même en dut avoir le sort:
Des assassins l'exécrable famille (33)
D'un mauvais œil voyoit ce double fort.

Contre leur nombre une brave cohorte
Ne put long-tems résister aux assauts:
Un stratagême en fit tomber la porte:
Par-tout le sang y couloit à grands flots.

Son Gouverneur, victime infortunée,
En cent lambeaux vit dépecer son corps,
Et dans Paris sa tête promenée (34)
Offrit aux yeux le plus cruel des sorts.

(33) Si Mirabeau, le dieu national de Sainte-Geneviève, eût été moins scélérat, la bastille eût été moins coupable. Il craignoit tellement, lui et quelque autre personnage peut-être plus scélérat que lui encore, de finir ses jours dans cette prison d'Etat, plus nécessaire que jamais, qu'il voulut commencer par se débarrasser de cette frayeur, et la démolir avant de mettre la main au grand œuvre de la régénération française. Quand une nation a de pareils régénérateurs, peut-on s'étonner d'une pareille régénération ? La démolition de la bastille est portée en ligne de compte par les administrateurs, à 600, 000 liv. Encore si c'eût été pour la bâtir, je le croirois ! Vincennes en a été quitte pour des créneaux de mur et quelques portions de toit du donjon démolis. On doit à la pudeur de M. de la Fayette la conservation de cette antique demeure du plus saint de nos Rois. Vincennes lui fera plus d'honneur que Versailles.

(34) Tout le monde sait la catastrophe funeste de M. De-

Mille châteaux, l'ornement de la France,
Sont devenus la pâture des feux:
Que de trésors où puisoit l'indigence
Anéantis pour nous, pour nos neveux!

Que vois-je ? hélas ! quels horribles spectacles !
Cloîtres ouverts ! temples abandonnés!
PRÊTRES en fuite ! autels et tabernacles
Indignement dépouillés, profanés ! (35)

C'est la vertu par-tout qu'on emprisonne,
Au vice seul s'attachent les faveurs;
Son souffle impur chaque jour empoisonne
La vertu même et ses adorateurs !

---

launay de la Bastille. La similitude de mon nom avec le sien manqua de devenir pour moi un titre de mort, au Châtelet, où j'avois été amené le 4 mars 1790; le peuple présent à mes interrogatoires, me prenant pour son frère ou son parent, d'après les mensonges des folliculaires, où les cris des colporteurs de ces brillantes productions. Je rendrai compte dans un autre ouvrage, de cette circonstance critique de ma vie, dans *l'Histoire de mes chaînes*, et des moyens que j'employai pour détromper le peuple sur mes sentimens; car il ne s'agissoit point de crimes, je n'avois même pas l'honneur d'être accusé.

(35) Dans Paris même, des administrateurs ont saisi des saints Ciboires dans un tabernacle, et, devant tout le monde, ont renversé les hosties sur l'autel, pour emporter le vase à la fonte. Autrefois, on brûloit les impies coupables de pareilles forfaits.

. . . *Quid non mortalia pectora cogis*
Auri sacra fames! . . . .

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ,
Fouler aux pieds le fidèle abattu !
Braver le ciel ! défier ton tonnerre ,
Te blasphêmer , DIEU DE TOUTE VERTU !

D'un saint asyle on arrache tes vierges !
Ta charité perd ses chastes appuis ? (36)
Et sans pudeur leurs corps meurtris de verges
Sont sous nos yeux en spectacles produits !

De tout côté mille mains fratricides
Versent le sang des meilleurs citoyens !

---

(36) Les Sœurs grises ou Filles de la Charité, après avoir rendu à l'humanité indigente et souffrante des services innombrables depuis leur établissement en France par le pieux S. Vincent de Paul, ont été obligées en quantité d'endroits d'abandonner leur séjour, et d'interrompre le cours de leurs bonnes œuvres, pour se soustraire aux verges, aux mauvais traitements, à la mort. Chez quels peuples de telles vertus auroient-elles obtenu une telle récompense ? La maison de Saint-Lazare, leur séminaire et leur berceau, a été depuis pâques comme un hôpital, où affluoient ces pieuses et charitables cénobites expulsées de leurs demeures. En quantité d'endroits le mécontentement public que faisoit éclater leur absence, a fait rappeler ces martyres de la charité, à qui le fanatisme avoit voulu faire jurer le renoncement à leur religion, en les forçant, avec des bayonnettes, à reconnoître pour pasteurs du troupeau, des loups couverts les uns de peaux de brebis, et les autres de peaux de tigres et d'hyènes. Quelle leçon dans leur courage, pour les lâches déserteurs de la foi de J. C. et de son église !

Quand finiront ces fureurs homicides ?
QUAND NOTRE ROI BRISERA SES LIENS.(37)

S'il eût été ce qu'il dut toujours être,
Tu règnerois, SAINTE RELIGION !
Le Citoyen, le Monarque et le Prêtre
Loueroient leur Dieu sur la SAINTE SION.(38)

L'affreux *serment*, que dicta l'enfer même,
Fût demeuré dans l'ombre du néant !

---

(37) Le rétablissement du Roi dans la plénitude de ses droits, peut seul délivrer la France de l'anarchie qui la consume et de tous les maux qui l'affligent, et la rendre à sa première tranquillité et prospérité. C'est ce que ne veulent pas les factieux, qui s'enrichissent au milieu des troubles et de l'impunité de tous les crimes. Ils aiment mieux être riches et dominans dans leur patrie pauvre et malheureuse, que de n'être rien dans leur patrie riche et fortunée ; voilà leur philosophie ; c'est celle de l'égoïsme : ce n'est pas celle de la raison, encore moins celle de la religion.

(38) Dans les saintes écritures, la sainte Sion est le symbole de la véritable église. La clôture de toutes les chapelles et églises non schismatiques a réduit, pendant sept à huit mois, tous les catholiques éclairés de Paris, et réduit encore tous ceux du reste du royaume dans la plupart des provinces, à ne pouvoir assister à l'office public, et à ne pouvoir adorer Dieu que dans leurs maisons, ne voulant pas se confondre ni se souiller dans leurs hommages avec les adorateurs sacrilèges de *Voltaire*, de *Mirabeau* et associés, dans le *Panthéon* génovéfin, superbe tombeau des auteurs du *Coran* français.

Jamais un sceptre ennemi du blasphême,
Neût fait des lois et de boue et de sang ! (39)

L'humanité, l'union, la justice,
Auroient en lui leur puissant protecteur ;
Le scélérat subiroit son supplice,
Et la vertu béniroit son vengeur

Un vil papier, notre unique monnoie, (40)
N'eût pas chassé notre or et notre argent :
Le citoyen ne seroit pas la proie
De l'usurier, de l'avide traitant.

---

(39) Louis XVI a prêté, lors de son sacre à Rheims, un serment de patriotisme et de religion tout opposé à celui qu'on a essayé de lui faire prêter depuis. Si la coaction le lui a arraché, la raison en apprécie la valeur, et la liberté en mesurera la durée. Tout serment forcé est nul.

(40) La fabrique de *papier-monnoie* avoit déja ruiné le royaume sous la régence de l'aïeul du *ci-devant duc d'Orl.*, le digne héritier de ses *vertus* et de ses *talens* : nos honorables le savoient bien ; MM. Bergasse et Maury le leur auroient appris, s'ils l'avoient ignoré. Pourquoi donc ont-ils adopté cette fabrique calamiteuse ? c'eſt qu'ils ſavoient bien que cette fabrique étoit l'unique *Pérou* où ils puſſent faire rapidement une immenſe fortune, lors ſur-tout, que le tréſor royal, qu'ils avoient *légalement* envahi, ſe trouvoit épuiſé d'un côté, & mal rempli de l'autre : encore ſi c'eût été le panier des Danaïdes ! en guettant l'or au paſſage, alertes & intelligens comme ils étoient, ils auroient pu ſaiſir le fluide

L'aveuglement, la honte et la licence,
Terniroient-ils l'honneur de nos drapeaux ?
Cent régimens seroient notre défense :
Ils sont hélas ! au nombre de nos maux !

Lyon, Nancy, Nîme, et tant d'autres villes,
Pleureriez vous les dégâts de la mort ?
Foulon, Bertier, Flesselle, et toi Desîles, (41)
Guillin, Belzunce, ah ! vous seriez encor !

Et toi, Favras, que la fidèle histoire
Peindra si tendre, et zélé pour ton Roi,
En vain je veux écarter ta mémoire,
Ton sort fatal fixe mes sens sur toi.

Tu fus livré, malgré ton innocence,
Par des bourreaux en juges travestis,
A la fureur, à l'aveugle démence
De cent brigands dans le vice abrutis.

à son écoulement : mais point d'impôts ; que faire? *Du papier ?* Qui le fera ? *nous.* Qui le distribuera ? *nous.* Qui le fera circuler *? nous. Nous ferons tout, & notre bonne fortune par dessus le marché.* Voilà la vraie pierre philosophale.

(41) Toutes ces victimes ont été immolées, déchirées, avec des traits de cruauté inouïs chez les cannibales. M. de Belzunce a été dévoré à Caen, dans ses membres palpitans, par des antropophages qui n'ont pas nié le fait en justice. M. Guillin, rôti dans son château près Lyon, et mangé à belles dents devant son épouse : *horresco referens.* Au reste, les disciples sont dignes des maîtres ; la morale est digne de la philosophie.

Ton Ordre dut une illustre victime ;
Sur toi le sort fit tomber ses rigueurs ;
Thémis voulut en partager le crime,
Et se souilla par de honteuses pleurs. (42)

Au châtelet ton sang fumoit encore :
Les gens de bien pleuroient sur ton trépas.
Malgré l'état dont le ciel me décore
Chargé de fers je marchai sur tes pas.

J'avois des torts ; j'étois un grand coupable :
J'aimai l'église et défendis ses droits ; (43)

---

(41) Le rapporteur de M. de Favras, M. Quatremere, reconnut l'innocence de l'accusé ; mais le général la Fayette lui ayant écrit qu'il ne répondoit pas du peuple, s'il n'étoit pas supplicié, il se contenta du rôle de *Pilate ;* il lava ses mains du meurtre, et dit, comme Caïphe, qu'il falloit qu'une victime mourut pour le peuple, *oportet unum hominem mori populo.* Pourquoi souiller les Fleurs-de-lys par une pareille lâcheté ? Pourquoi se faire juge, si on n'a pas le courage de résister aux méchans, *noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates ?* ou pourquoi ne pas jeter là sa robe d'indignation, si on exige de nous un acte contraire à notre conscience, à la justice, à l'humanité ?

(43) Dans un ouvrage intitulé *le piége découvert*, imprimé à Rennes. Cet ouvrage défendoit & les propriétés ecclésiastiques contre les motions d'un nouveau *Ménélaüs* & *Judas ;* & les fondations pieuses, & les conseils évangéliques, contre les motions impies de l'honorable *Péthion.* Une adresse des

J'aimai le peuple, et ma voix secourable
Osa pour lui tonner parmi *nos Rois*.

Trop dangereux eût été le scandale:
Le peuple n'est qu'un aveugle instrument,
Pour le duper le fourbe *aux Dieux* l'égale,
Dit qu'*il est tout*, et que *lui seul est grand*.

La vérité dès-lors est une injure;
Malheur à qui s'en feroit le héraut:
La vérité n'est plus qu'une imposture,
Un grand forfait digne de l'échafaud.

Tel fut le mien: le peuple étoit mon juge ;
Mon nom suspect déja lui déplaisoit.
Ses yeux parloient aux miens sans subterfuge,
J'entrevoyois le sort qui m'attendoit.

Il lui falloit encore une victime ,
Pour atterrer un vertueux clergé.
Mon œil alors sonda l'affreux abyme
Qui sous mes pieds étoit déja creusé.

Quelque fragment de *mon patriotisme*,
Que déclama ma peu timide voix , (44)

corporations de Rennes à l'Assemblée nationale , pour demander du travail, du pain, & le retour du parlement breton, étoit mon premier grief. J'en érois le rédacteur.

(44) Petit poème de 120 pages avec ses notes, imprimé en province sous le ministère de *l'ex-cardinal jureur*, qui traitoit alors la monarchie & la liberté françaises, comme il

De l'auditoire éclaira le civisme,
Et sa candeur m'applaudit plusieurs fois.

Thémis pour moi sortit de l'esclavage
Et sur son front mit la sérénité:
Je vis venir le calme après l'orage,
Secouai mes fers, goûtai la liberté.

Hélas, LOUIS, ton sort étoit le même!
Ah! que n'a-t-il changé comme le mien!
Ton front portoit un brillant diadême;
La liberté pour toi seul n'étoit rien.

Depuis deux ans une ligue rivale
Contre ton sceptre exerçoit ses fureurs,
Et sur toi-même une haine infernale
Formoit un plan de massacre et d'horreurs.

Tu romps tes fers; ta fuite est légitime:
D'un Roi captif plaignez les actions:
Ta liberté reconquiert notre estime
En rétractant tes fausses sanctions.

---

a traité depuis la religion. C'étoit sans doute pour se reconcilier avec celle-là, qu'il a cru devoir renoncer à celle-ci; ce trait est digne de sa politique. La lecture que fit l'auteur de plusieurs tirades sur *le duel*, sur l'*abus du glaive*, sur les *dangers du despotisme pour un Monarque*, sur le *schisme des dix tribus*, sur la *religion*, &c. triompha de la cruauté des meurtriers du marquis de Favras. On en trouvera des exemplaires chez M. Caillot imprimeur, rue Poupée, n° 5.

Tu

Tu sçus juger le scandaleux système
Qu'avoient produit nos *clubs législateurs*.
Il se détruit, détruit TON DIADÊME,
Et nous enfante un siècle de malheurs.

De ton amour tu nous laisses un gage,
En même tems qu'un fruit de ta raison :
Du cœur ta main a tracé le langage,
En foudroyant la constitution. (45)

Pour étouffer ces rayons de lumière
Dont tu voulus éclairer tous les yeux,
Pour en priver même l'Europe entière,
Que n'ont pas fait ces *clubs* séditieux ?

Par eux la presse est mise dans l'entrave ;
Un bon écrit voit à peine le jour.

---

(45) Avant son départ pour Montmédy, Louis XVI laissa sur son bureau un écrit dans lequel il apprécioit la constitution, et montroit plusieurs de ses vices les plus palpables. La raison et la bonté avoient guidé la plume du Monarque ; ennuyé d'être ballotté par des polissons ; et de voir son royaume plongé, par leur influence, dans toutes les horreurs de la licence et de l'anarchie. Pourquoi ont-ils fait arrêter et emprisonner le Roi ? ils savoient ce qu'ils avoient mérité ; et ils croyoient déja voir la vengeance tomber sur eux. Hélas ! ils ont peut-être retardé leurs châtimens, mais ils ont aggravé leurs attentats par de nouveaux forfaits.

Libre est l'erreur; le commerce est esclave :
LA VÉRITÉ le devient à son tour. (46)

Ils redoutoient, ces guides inhabiles,
Le châtiment de leur présomption,
D'avoir osé, *Phaétons imbécilles*,
Guider le char du SUBLIME APOLLON.

Hâte tes pas, LOUIS, reprends ta foudre;
Il en est tems; confonds tes ennemis :
Ils rentreront d'eux-mêmes dans la poudre
Dont ils étoient, par ta bonté, sortis.

Qu'apprends-je, hélas! quelle affreuse nouvelle!
Espoir trompeur! le PRINCE est arrêté!
A son secours, volez troupe fidèle, (47)
Et que par vous soit l'obstacle écarté.

---

(46) Les boutiques de *Gattey* au Palais Royal, de *Pichard* au Luxembourg, et plusieurs autres, n'ont-elles pas été plusieurs fois pillées, comme coupables de vendre des feuilles aristocratiq.; et plusieurs journalistes, tels que MM. *Royou*, *Durosoy*, *Mallet du Pan* etc. n'ont-ils pas vu leurs maisons fouillées, leurs feuilles arrêtées, leurs imprimeries condamnées, et leurs personnes cherchées par les Jacobins, régens du royaume pendant le sommeil de la monarchie, et cela, parce que ces ouvrages plaisent moins à ces messieurs, que ceux de *Carra*, de *Noel*, de *Prudhomme*, de *Gorsas*, etc.

(47) Ce qu'il y a de singulier dans le voyage du Roi, c'est

Ce sera mort, crie une voix fatale ; 711
Que vous l'aurez; il est entre nos mains :
Si vous forcez, de ce fusil la balle
Aura bientôt décidé ses destins. (48)

Ah ! reculez ! du ROI sauvez la vie !
Sauvez la REINE et son AUGUSTE ENFANT !
Vous les perdez ! vous perdez la PATRIE,
Si par vous coule une goutte de sang !

Fixez vos pas ; LUI-MÊME vous l'ordonne :
Ainsi qu'ailleurs, il ne veut en ce lieu,
Pour délivrer son AUGUSTE PERSONNE,
Qu'on tire un glaive, ou tende un arme à feu.

Du sang français sa main toujours avare,
Pour le sauver prodigua les secours : (49)

---

que M. de la Fayette le savoit avant le départ, et qu'il aima mieux donner tout l'éclat possible à son arrestation, que de la prévenir par les obstacles de ce départ : c'est que l'ambition du général se frayoit la voie à une grande célébrité et à une grande reconnoissance de la part des patriotes ; et il ne falloit rien moins qu'un coup d'éclat de cette force, pour parvenir au *Maréchalat* du patriotisme français

(48) Ravaillac et Damien n'avoient pas l'ame plus atroce ; mais ils auroient parlé avec moins d'audace.

(49) A Versailles, quelle boucherie les gardes du Roi eussent

Il se croiroit un despote, un barbare ;
Si d'un seul être il abrégeoit les jours.

Montre-toi donc, ô soldat parricide,
Qui n'as pas craint de menacer TON ROI !
Quel est le nom du monstre régicide
Dont la bouche a glacé mes sens d'effroi ?

Qu'il ne soit plus compté dans la nature,
(Son nom seroit l'opprobre des humains)
L'affreux bourreau dont l'ame trop impure
Osa former de si pervers desseins.

Le cruel sçut que l'amour de la gloire
Cède en nos cœurs à l'amour de SON ROI,
Et qu'un Français renonce à sa victoire,
Quand cet amour en impose la loi.

Celui par qui fut ta route trahie,
Nétoit pas né dans ces climats heureux :
Il reçut l'être au fond de l'Hircanie,
Il fut *nourri* sur le Caucase affreux.

---

faite sur une canaille de brigands indisciplinés et de prostituées des halles et du palais-royal, si Louis XVI n'avoit mieux aimé s'exposer à tous les dangers, que de verser même le sang des factieux ! A Varennes s'il eût voulu, il avoit assez de monde pour protéger sa marche et triompher de tous les obstacles.

Moins malheureux fut ton auguste Frère;
Il ne trouva ni tigres, ni bourreaux :
Il est connu, mais franchit sa carrière,
Sort des dangers en fortuné héros. (50)

De toute part la prompte renommée
A répandu ta fuite et ton malheur,
Et sur tes pas une rustique armée
Vient insulter à ta juste douleur.

Un Roi qui fuit est pour eux un coupable ;
Impunément on peut donc l'outrager.
Qu'un front serein orne un sort déplorable,
Et montre UN CŒUR PLUS GRAND que le danger.

Sans t'émouvoir reçois tous les outrages ;
Autour de toi promène tes regards ;
UN ROI CAPTIF, même au sein des orages,
Doit rencontrer quelques pieux égards. (51)

---

(50) Monsieur prit sa route plus au nord, et fut aidé dans sa fuite et celé par ceux mêmes qui le reconnurent. Sans les intrigues parisiennes, Louis XVI auroit passé, ainsi que Monsieur, au but de sa fuite, et l'ordre seroit rétabli en France.

(51) L'amour inné des Français pour leurs monarques, est devenu chez eux comme une seconde nature, qui triomphera tôt ou tard des artifices multipliés de la séduction qu'on a employée pour les tromper ; mais leur réveil sera terrible pour les artisans de leurs erreurs.

Qu'il dut frapper sensibblement ton ame,
Ce trait touchant et trop inattendu!
Tu la croyois éteinte, cette flame,
Et pour nos ROIS ce sentiment perdu!

Vois-en briller encore une étincelle,
Et n'en perds pas le tendre souvenir:
D'un feu sacré cette vive parcelle,
Peut présager un meilleur avenir.

Tu n'étois plus dans ces lieux homicides,
Où hautement l'on menaçoit tes jours:
Autour de toi mille soldats perfides
A leur audace ouvroient un libre cours.

La faim, la soif, la longueur du voyage,
Ont fait sentir les plus pressans besoins;
Certain endroit s'offre sur le passage:
AUX PRISONNIERS on donne quelques soins.

Ferté, c'est toi dont *le maire et le maître*,
Reçut chez soi le MONARQUE FRANÇAIS,
Et lui fournit, dans son manoir champêtre,
Tout ce qu'on trouve en ces nouveaux palais.

De la maison êtes-vous la maîtresse?
Dit ANTOINETTE à la Dame du lieu:
— *Non; devant vous,* mon auguste PRINCESSE,
Je perds ce titre, et j'en rends grace à Dieu.

—Quoi, vous pleurez! des revers de fortune?...
—*Je n'en reçois que d'insignes faveurs.*
—Mais quelle est donc la secrète infortune
Dont vos soupirs annoncent les rigueurs?

—*La vôtre seule, ô mon aimable Reine,*
Navre mon cœur, absorbe tous mes sens:
Trop tôt j'ai su vos malheurs à Varenne;
Je les déplore, et vos dangers présens.

A vos genoux souffrez votre servante,
Et commandez; tout vous obéira:
Triste est la Cour qu'ici je vous présente, (52)
Mais son amour, rien ne le détruira.

—Au moins un peu le cœur ici respire:
Vois-tu, mon Roi, comme on nous aime encor.
—*Ah! que n'est-il en mon pouvoir,* BON SIRE,
De vous servir, de changer votre sort!

—Dieu prendra soin de notre diadême:
Seul il abaisse et relève les Rois.

---

(52) Le nom de cette véritable Françaiſe qui prodigua tant de ſoins à ſes Rois malheureux, et leur eût été fidèle juſq'uà la mort, mérite de paſſer à la poſtérité, pour en recueillir les bénédictions. Elle s'appelle *Bernard.* Je déſire que le cœur du mari, malgré ſon écharpe, ſoit digne de celui de cette femme vertueuſe et ſenſible.

Nous adorons sa volonté suprême,
Et sur lui seul appuyons tous nos droits.

Quant à nos jours, il en compta le nombre:
Déja trois fois son doigt nous préserva.
La mort ne peut nous plonger dans son ombre,
Tant que son bras sur nos jours veillera.

De tous vos soins, sur-tout de votre zèle,
La Reine et moi sommes reconnoissans:
Si la fortune un jour est moins cruelle,
Vos noms seront pour nous des noms touchans.

Quand on verra la plus tendre des Reines
Chez toi reçue avec humanité,
Ferté, ton nom fera rougir Varennes
Des hauts excès de son atrocité.

Avec grand soin recueillis dans nos fastes,
Vos procédés, si différens entre eux,
Iront offrir les plus piquans contrastes
A méditer à nos derniers neveux.

Quoi! diront-ils, *à si peu de distance,*
Le même jour a montré deux endroits
Appartenans à la même puissance,
L'un si loyal, l'autre traître à ses Rois!

Terrible effet de la Clubocratie,
Qui pervertit tout sentiment humain,

En étendant sa triste tyrannie
Et sur le peuple, et sur son Souverain!

Il fut des lieux plus fortunés que d'autres;
On n'y vit point de farouches ligueurs,
De clubs secrets, de funestes apôtres,
Enseigner l'art de corrompre les cœurs.

Tu sors, BON ROI, l'ame un peu dilatée:
Mais que de fiel se mêle à tes repas!
Vois près ton char ta garde garrottée:
On la punit d'avoir guidé tes pas!

A tes côtés vois un couple féroce (53)
Prendre séance entre LA REINE et TOI;
Vois un Péthion, vois un Barnave atroce,
Dans ton char même insulter à leur Roi!

Autour de toi mille sujets rebelles
Fatiguent l'air d'insolentes clameurs;

---

(53) Pourquoi choisir, pour présider au retour du Roi prisonnier, un être qui n'avoit d'humain que la figure, et dont le cœur, pétri de cruauté, ne trouvoit pas le sang des Français que l'on versoit pour préluder à la régénération de l'empire, assez pur *pour qu'on en arrêtat ou qu'on perdît du temps à en plaindre l'effusion.* L'Assemblée ne voulut envoyer que des bourreaux; son choix ne fut pas l'ouvrage du hasard.

Mille brocards, et leurs chansons cruelles,
Peignent l'ivresse où sont plongés leurs cœurs.

Lorsque du sien suivant la bienfaisance,
A ses geoliers la Reine offre des dons,
Elle en reçoit la prompte récompense :
Ces alimens, dit-on, *sont des poisons.*

Comment peut-on me faire tant d'outrage
Et me prêter de si noirs sentimens ?
Quand finira pour moi cet esclavage ?
Quand finiront ces affreux traitemens ?

Tiens, manges-en, détruis la calomnie,
Dauphin mon fils, venge-moi des soupçons ;
Ils sont, hélas ! le tourment de ma vie (54) ;
Ils sont pour moi les plus mortels poisons.

Si sur ton sort concevant des alarmes,
Quelqu'un laissoit échapper un soupir,
Si de ses yeux l'amour tiroit des larmes,
Ou que sa tête osât se découvrir : (55)

(54) Cette insulte fut faite à la Reine, par des soldats nationaux à qui elle distribuoit des membres de volaille, & du vin de sa table ou de sa voiture. La réfutation de ce sentiment injurieux est digne du grand caractère d'Antoinette : il ne souffroit pas de réplique, pas plus qu'il ne laissoit subsister l'ombre même du soupçon.

(55) Plusieurs personnes, cédant à leur respect pour

Malheur à lui ! sa funeste sentence (55)
Est proclamée au bruit de cent tambours ;
La bastonnade, ou *l'illustre potence*
Couronneront le reste de ses jours !

Paris ne t'offre en toute son enceinte
Qu'un faux visage et de sombres couleurs :
Un long silence, effet de la contrainte,
Annonce en tous d'équivoques douleurs.

Les ateliers et les grandes fabriques,
Ainsi qu'à Rome aux beaux tems des Césars,
Du nom du Roi décorant leurs boutiques,
Croyoient par-là recommander leurs arts.

Dans tout Paris cette enseigne commune
Est arrachée avec emportement :
Ton nom, LOUIS, ainsi que ta fortune,
Subit par-tout le même traitement.

L'on te poursuit jusque dans ton image ;
On fait la guerre à tes plus grands aïeux :
Leurs monumens sont soumis à l'outrage,
Aux attentats d'un peuple audacieux.

---

la majesté royale, même dans l'humiliation des fers, furent menacées du sabre ou de la lanterne, pour s'être découvertes ; & cela étoit expressément défendu, sur-tout dans Paris.

Avec la Reine et ce qui t'environne,
Malheureux Roi, rentre dans tes prisons:
Quitte ton char, la Fayette l'ordonne;
Dans tes palais vois des cachots profonds.

Pour aggraver la douleur de tes chaînes,
Que ta prison soit close à tout mortel;
Qu'aucune cour ne console tes peines:
Sois au secret comme un vil criminel.

Mille espions relevés à chaque heure
Avec tes yeux observent tous tes pas:
Jusqu'à ta main, dans ta triste demeure,
Tout est soumis au tact des apostats.

Quand le sommeil tient tout sous son empire,
Qu'à pleines mains il verse ses pavots
Sur les mortels, sur tout ce qui respire,
Peux-tu goûter les douceurs du repos?

Non; le sommeil est une jouïssance
Qu'on interdit à tes sens épuisés;
Il ne faut pas qu'un Roi dans la souffrance
Voye ses fers un instant allégés.

Malgré son sexe et l'égard qu'elle inspire,
La Reine même en ses appartemens,
Parmi le bruit et les éclats de rire,
Voit succéder divers détachemens.

Ses yeux toujours sont inondés de larmes :
Qu'elle s'endorme, ou sorte du sommeil,
Mille témoins le sont de ses alarmes,
Mille *alguasils* insultent son réveil. (56)

Que manque-t-il pour compléter l'injure ?
Que sur un siége aux crimes réservé,
L'on fasse asseoir dans une humble posture
Un Roi suspect d'aimer la Liberté.

Cet attentat, ainsi qu'en Angleterre,
Bientôt en France auroit été commis ;
Deux cents *Cromwell* auroient souillé la terre
Du sang royal du malheureux LOUIS. (57)

Mais les efforts de leur scélératesse
Ont succombé sous un poids accablant ;
Le doigt de Dieu déjouant leur sagesse,
Sauve la France et ce sang innocent.

---

(56) Les chagrins ont prodigieusement vieilli la Reine & altéré ses traits ; la couleur même de ses cheveux en est, dit-on, totalement changée : ça été l'ouvrage de 24 heures

(57) Il fut mis en délibération au manége national, si le Roi seroit mis en état d'accusation, ce qui le rangeoit dans la classe des criminels à interroger sur la sellette. On se contenta de lui envoyer des commissaires pour recevoir les déclarations de Sa Majesté.

Le côté droit est l'instrument docile (58)
Dont Dieu se sert pour frapper leur complots :
Il est toujours comme un roc immobile
Contre les vents et la fureur des flots.

A son courage on doit cette victoire
De la vertu sur des cœurs scélérats :
Faire le bien n'est pas sa seule gloire ;
Il met un frein au mal qu'il ne fait pas.

Aux assassins sa présence en impose,
Soit qu'il se taise, ou qu'il tonne contre eux :
Toujours armé contre l'inique cause,
Il ralentit leur succès ténébreux.

Charles premier, si tes sujets fidèles,
Plus patiens, moins prompts au désespoir,
Eussent comme eux combattu les rebelles
Ils te sauvoient de leur affreux pouvoir.

On n'eût pas vu, sous un Cromwel perfide,
Un pieux Roi conduit aux échafauds,

---

(58) Sans la constance courageuse du côté droit, sans sa vigilance à éclairer les démarches & les projets des factieux, sans peut-être aussi la frayeur de la vengeance qu'ils voyoient se préparer au loin, Louis XVI & Antoinette eussent subi le sort de Charles Ier & de Marie Stuard.

Tomber soudain sous le fer régicide
D'un tribunal composé de Bourreaux.

C'en étoit fait de vous, malheureux PRINCES,
Comme de lui, sans la mâle vigueur
De ces héros, l'honneur de nos provinces,
Et des méchants l'obstacle et la terreur.

Reconnoissez dans leur troupe nombreuse
De la droiture un vigoureux appui:
Fabricius dans Rome malheureuse
Fut moins zélé, moins vertueux que lui.

Qui vit jamais reculer son courage,
Pâlir son front en face des méchants?
Tous les assauts d'une infernale rage
Ont-ils jamais intimidé ses sens?

Devant les Rois et les maîtres du monde,
Nouveau Bossuet, il prouva ses talents:
Second David, il agita sa fronde; (59)
L'on applaudit à ses succès brillants.

Sa mémoire est un trésor de science,
Et son génie un astre radieux;

---

(59) Bossuet comme prédicateur du Roi, & David contre cent Goliath, comme député aux Etats-généraux.

Sa langue un glaive, un foudre d'éloquence,
Sa plume un trait rapide et lumineux. (60)

Combien de fois il obtint la victoire
Sur le plus fier de nos fameux Géants, (61)
Et dans l'arène à longs traits lui fit boire
D'un faux-savoir les fruits humiliants!

C'est lui qui fut, LOUIS, de ta personne
Et le plus ferme et le meilleur ami:
Il défendit l'église et ta couronne,
Sans redouter aucuns dangers pour lui.

---

(60) Toujours prêt sur toutes les matières, tout ce qu'il ne trouvoit pas dans sa mémoire, il le trouvoit dans son génie, et faisoit à l'improviste des chef-d'œuvres de politique ou d'éloquence qui en étonnoient tous les témoins, et lui donnoient ses ennemis mêmes pour premiers admirateurs. Sa plume ajoutoit encore à la perfection de ses premières conceptions. Le prodigieux débit de ses ouvrages en est la preuve.

(61) Mirabeau, aussi vain que superficiel, s'avisa de vouloir improviser aussi, sur les libertés de l'église gallicane, qu'il connoissoit à peine de nom, et dont il n'avoit pas la plus légère idée. Son antagoniste le laissa s'enfiler, reprit ses phrases, lui opposa le texte de ces fameuses libertés gravées dans sa mémoire, et terrassa son adversaire. Celui-ci voulut se relever, et éprouva un défaite encore plus humiliante que la première: aucun de ses collègues ne put le secourir, ni arracher le vautour des serres de l'aigle, qui prenoit plaisir à lui faire sentir et savourer sa honte. Peut-être est-il mort du chagrin de cette mortifiante aventure.

chaque

Chaque ORDRE doit lui payer un hommage;
Clergé, Sénat, Peuples, Noblesse et Rois,
Que ne fit pas l'énergique courage
De cet Abbé, pour soutenir vos droits?

Si du chapeau Rome un jour le décore,
Il aura bien mérité cet honneur. (56)
Tu peux, LOUIS, lui décerner encore,
Malgré l'envie, une insigne faveur.

De Richelieu n'a-t-il pas le génie,
De Mazarin la prudence et l'esprit?
De tous les dons la foule est réunie
Dans le savant, l'intrépide MAURY.

---

(59) La renommée le désigne pour être l'homme d'un rare mérite auquel Pie VI a réservé le chapeau de cardinal renvoyé à sa Sainteté par l'ex cardinal de Brienne: c'étoit le vrai moyen de le purifier de la souillure qu'il a contractée en couvrant une pareille tête. Jamais cardinal n'aura mieux mérité de l'église, ni ministre de la patrie et de son roi. Aussi son voyage en Allemagne et en Italie a-t-il été un triomphe continué. Cependant combien de fois sa vie a été menacée, et mise à prix au manége et dans les rues de Paris. Le peuple est bien revenu de ses préventions contre cet homme célèbre: il respecte aujourd'ui son courage et admire ses talens. Dans quelques mois, s'il revenoit, le peuple de Paris lui feroit volontiers les mêmes honneurs: voilà qu'elle est son inconstance et sa mobilité. A Paris comme à Rome, à Pékin comme à Constantinople, abandonné à soi, le peuple est l'admirateur de la vertu.

Si les talens, la raison, la justice,
Contre le crime avoient pu prévaloir,
Ce brave athlète auroit forcé le vice
Au repentir ou bien au désespoir.

Mais les auteurs de la funeste ligue
Qui s'enrichit en détrônant les Rois,
Depuis long-tems ont franchi toute digue,
Et mis l'audace au nombre de leurs droits.

Le plus cruel de nos hérésiarques
De sa doctrine infecta les Français:
Calvin jura la mort de nos monarques;
Et ses enfans surpassent ses excès.

Ils ont fermé les yeux à la lumière
Pour ne point voir l'auguste vérité:
Ils ont rompu tout frein, toute barrière,
En abjurant du ciel l'autorité. (60)

(60) *Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise*, dit Jésus-Christ à son Eglise. Les protestans calvinistes, luthériens anabatistes ou autres, en refusant d'écouter l'église et de se soumettre à ses décisions, ont donc abjuré l'autorité du ciel, pour ne suivre que leur ignorance ou leur orgueil: ils ont été en religion, ce que sont les révolutionnaires français en politique; ils ont traité Dieu comme ceux-ci traitent leur Roi. Selon les uns et les autres, le peuple est Roi, le peuple est Dieu, le peuple est tout; et dans le fait, il n'est rien que l'instrument de ceux qui s'enrichissent en l'égarant.

319

Perdre le trône et l'Eglise Romaine,
Voilà l'objet de leur ambition :
Trente-huit millions pour assouvir leur haine
Peignent leur soif de la destruction.

Ils doubleront, s'il le faut, la dépense
Pour réussir dans leurs pervers efforts ;
S'applaudissant de leurs plans de vengeance,
A découvert ils montent leurs ressorts. (61)

Ainsi c'est eux, ils n'en font plus mystère,
En tout pays qui payent des docteurs,
Pour annoncer le dogme sanguinaire
De la révolte, et cent autres erreurs,

De l'anarchie et du libertinage
Rapidement leur parti s'est accru ;
La voix du vice aisément se propage,
Et lentement celle de la vertu.

Sous Charles neuf et ses malheureux frères
Combien ils ont consommé d'attentats !

---

(61) Les protestans ne se sont point cachés de leurs dépenses, pas plus que de leurs projets. Qu'on lise l'histoire, et qu'on compare leur conduite dans la révolution, avec celle qu'ils tinrent il y a 200 ans, et on verra que si ce ne sont plus les mêmes hommes, c'est au moins la même secte, le même esprit, le même fanatisme, la même révolte contre l'autorité de Dieu et contre celle des Rois ; en un mot, la même haine des catholiques et du genre-humain.

Dans l'univers jamais aucuns sectaires
N'ont fait la guerre à tant de Potentats. (62)

Par eux, je sais, une nuit désastreuse
Est reprochée au dernier des Valois :
Comme eux j'abhorre une trame honteuse
Qui rejaillit sur de coupables Rois.

Je n'entends point justifier leurs crimes,
Ni m'efforcer d'atténuer leurs torts :
Mais faudra-t-il condamner les victimes,
Sans se défendre, à souffrir mille morts?

---

(62) On sait tout ce que Voltaire a débité de mensonges et d'insinuations perfides sur la nuit de la S. Barthelemi, et combien tous ses petits échos, philosophes à la mode, ont à l'envi envenimé ce trait, pour rendre odieuse ou la religion qui le condamne, ou la cour qui, poussée à bout par les factieux, eut recours à un moyen aussi honteux que cruel. Il devoit donc, s'il vouloit être juste, mettre ce forfait du désespoir dans un des bassins de sa balance philosophique, et dans l'autre mille et mille atrocités partielles commises contre les Rois, les nobles, les prêtres et tous les catholiques, en différentes circonstances comme en différens lieux du royaume. Ce ne seroit pas dans la pauvre & misérable tragédie de Charles IX, par Chénier, qu'il faudroit aller chercher la vérité historique; il a compilé ses maîtres, & a fait un rapsodie anti-poétique, qui prouve que chez l'auteur, le talent s'est trouvé en raison inverse de la méchanceté. Il falloit la barbarie de la révolution pour oser la jouer ou pour souffrir de l'entendre; elle seroit à peine digne des tréteaux.

N'avoit-on point provoqué leur colère
Par des forfaits trop souvent répétés?
Impudemment quand on insulte un père,
On peut s'attendre au sort des révoltés.

Oublieroit-on tout le sol de la France
Baigné de pleurs et couvert de dégats?
Le Languedoc, le Béarn, la Provence
Livrés au fer de leurs lâches soldats?

Par tout des feux, des massacres horribles,
Contre les Rois des conjurations,
Dans le lieu saint sacrilèges terribles,
Pillage, horreurs, abominations?

Trois ans avant la fatale journée
Que l'on reproche à Paris, à la Cour,
De Charles neuf l'ame fut consternée
Des attentats commis à pareil jour.

Il avoit vu, par le plus grand des crimes
Tomber à Pau sous un glaive assassin
Mille sujets, innocentes victimes
De la fureur des enfans de Calvin.

Il avoit vu de nobles et de prêtres
Le même jour des milliers assommés,
Et sur leurs corps se réjouir les traîtres,
En vrais vautours de carnage affamés.

Il avoit vu toutes les rues jonchées
Et de corps morts et de corps palpitants,
Des yeux errants, des mains vers Dieu tournées,
Qui demandoient grace pour leurs tyrans.

Les tristes eaux du Gave ensanglantées
Roulant des chairs, des membres mutilés,
Virent les mers d'horreur épouvantées
Fuir loin des bords qu'elles avoient souillés.

Dès-lors ému jusqu'au fond des entrailles,
Charles médite une expiation :
Projette, hélas! d'affreuses représailles,
Ne consultant que l'indignation.

Oui, d'un chrétien cet acte est condamnable,
Il est contraire à sa religion :
Mais comme Roi, qui le dira coupable
Eût fait peut-être une pire action ;

De Charles neuf les cruels aristarques
Depuis trois ans entassent les forfaits.
Ils se plaindront sans doute des monarques
Qui troubleront le cours de leurs succès.

Ils ont voulu, te rendant leur complice,
Tremper tes mains dans un sang innocent,
Traîner Louis dans la fange du vice,
Ternir son nom, l'ériger en tyran.

321

Ils triomphoient déja, les vils sectaires,
Et préparoient le glaive ou les tisons,
Cherchoient par-tout les prêtres *réfractaires*,
Et les plongeoient dans de noires prisons.

Tout étoit prêt pour le grand sacrifice;
L'arrêt porté vouloit ta sanction:
Tu la suspends, et tu fais leur supplice
En nous couvrant de ta protection.

On t'en punit en diverses manières;
Par mille écrits pervers, séditieux:
Contre leur Roi de vils folliculaires
Fatiguent l'air de cris injurieux.

Puisse en ces jours d'horreur et de carnage
Au crime armé l'Aigle imposer la loi,
Sauver les Lys, et foudroyer la rage
Qui les flétrit dans la main de mon Roi!

Si l'Aigle seule étoit insuffisante
Pour terrasser ces démons ennemis,
Qu'à son signal l'Europe obéissante
Venge sa cause, et ses Rois compromis!

Tout l'univers et le Dieu qu'il adore,
Sont insultés par ces monstres jaloux:
Que leur colère au plutôt fasse éclore
Des coups vengeurs qui les écrasent tous!

Mais où m'emporte un courroux légitime ?
Puis-je oublier qu'il est pour le méchant
Un Dieu sauveur qui soustrait la victime
Aux justes coups de son ressentiment ?

Pour éviter un châtiment terrible,
Que le méchant rentre dans le devoir :
Qu'à la vertu son ame plus flexible
Pleure le crime ; échappe au désespoir.

Qu'il rende à Dieu ce que lui doit tout être ;
Tributs d'honneur, de louange et d'amour ;
Et qu'en son Roi reconnoissant son maître,
Son cœur pour lui s'enflamme chaque jour.

De ton Patron chez un peuple *infidèle*
Tu joins le sort à ses hauts sentimens ;
Captif au sein d'une ligue rebelle,
Ta vertu seule étonne tes tyrans.

Comme Louis, résiste à la tempête ;
Ne crains que Dieu, seul arbitre des flots :
Tous les Titans ligués contre ta tête,
Verront punir leurs coupables complots.

Aime le Christ, protège son Eglise :
Suis les vertus de tes plus saints aïeux :
Que dans ton cœur la plus chère devise
Soit de régner en citoyen des cieux.

Voilà, LOUIS, le Bouquet que t'adresse
Un cœur ami qui prédit tous tes maux:
Il éprouva comme toi la détresse,
Porta des fers, honora ses cachots.

Il t'invoqua contre le despotisme:
Déja ton sceptre étoit en d'autres mains:
Les vrais accens du plus pur patriotisme
En vain parloient à des cœurs inhumains.

Contre Baal et *son Mathan perfide*
Il défendit ton trône et nos autels:
En combattant sous cette double égide
Il se promit des lauriers immortels.

SI le Public agrée cet essai lyrique, l'auteur se propose de continuer ce genre de travail sur différens traits de l'histoire de la révolution, comparés avec des traits analogues, qui se sont passés chez les juifs et autres peuples de l'antiquité. Beaucoup de personnes aiment à chanter, qui s'ennuieroient d'une lecture. Le Français en chantant oublie ses peines, et se console de ses malheurs. Nous avons donc, à ce titre, plus besoin que jamais, que quelqu'un nous donne d'agréables distractions sur nos maux. Je me trouverai heureux si mes foibles talens et mon amour de la solitude et du travail, peuvent procurer à un certain public cet utile délassement. Alors, pour pouvoir en faire les frais, je préviens qu'à commencer de janvier 1792, il sera ouvert une souscription à raison de 12 livres pour

6 mois, chez M. HENRY, libraire rue Taranne n° 4, auquel on adressera, franches de port, les lettres, demandes et pièces analogues, qu'on désireroit faire insérer dans ce Recueil lyrique. On fournira chaque semaine 24 pages semblables aux quatre feuilles qui servent d'échantillon et de commencement à cet ouvrage. La religion, les mœurs, la décence, la vertu, l'humanité, et tout ce qui peut faire le bonheur solide et permanent de l'homme, réunir le cœur des sujets autour de leur Roi, leur faire aimer l'obéissance et le devoir, seront, comme on voit, l'ame de cet ouvrage. L'auteur pour rendre son Journal d'une utilité plus universelle sans en augmenter le prix, consacrera chaque semaine 8 pages à rendre un compte sommaire des principales nouvelles et des événemens et décrets les plus importans, en faveur des personnes qui, n'ayant pas d'autre Journal, seroient bien aises de ne pas ignorer le gros des nouvelles courantes, et se contenteroient de cet abrégé, souvent le seul que leurs occupations leur permettent de lire. Plus l'auteur sera court, plus il se fera un devoir d'être exact dans ses énoncés et sévère dans le choix de ses notices. Ce sera souvent une ou deux lignes. Le numéro de ces demi-feuilles de nouvelles, ne fera point corps avec celui du Journal lyrique; et ces feuilles, quoique réunies dans l'envoi, feront néanmoins collection à part. Quelquefois aussi, quand les événemens prêteront à la poésie, et donneront lieu à quelque pièce de sentiment, ils seront fondus en notes historiques, comme on l'a vu dans les *Etrennes du sentiment au Roi, à la Reine et à la famille royale.* DELAUNAY.